

Agnès Brochard

Balance ton mal

Roman



Agnès Brochard

Balance ton mal

Pauvre Mariette

© Agnès Brochard, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4291-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Séance 1

— Vous dites que vous ne vouliez pas sortir, je ne comprends pas... s'étonna le psychiatre.

— C'est Pauline qui le dit. Pour elle, c'est parce que je savais qu'une fois dehors, ce serait pas facile. Ma mère a dû attendre trois semaines de plus par rapport à la date. Il a fallu utiliser les forceps, je faisais presque cinq kilos ! À l'époque, on provoquait pas les accouchements, on attendait. Bien obligés. Pauline est sûre que c'était par manque d'envie. Je voulais pas naître. Je voulais rester dedans. En sécurité ! C'était ça l'explication... j'avais un pressentiment.

— Un pressentiment ?

— Quand j'étais petite, enfin, j'avais sept, huit ans, je faisais un rêve, toujours le même. Cécile, la voisine... elle se faisait mordre par son chien à la gorge. Un petit chien noir et blanc. Alors qu'elle avait un gros chien pas méchant du tout. Elle était en haut des trois marches de sa maison et le chien a sauté. Elle saignait beaucoup, ça coulait de sa gorge.

Monsieur Rassemont n'osa pas intervenir, Mariette Carnou, lèvres étirées, front plissé, avait pris l'air de qui assiste à une scène affreuse.

— Je criais. Ma belle-mère en avait marre, je la réveillais.

— Pourquoi évoquez-vous ce rêve ?

— Pauline me dit que j'ai un don. Que mon rêve avait été un signe... Comme pour ma naissance.

— Votre rêve, il s'est réalisé ?

— Oui. Pas avec le chien, mais avec Cécile, je l'ai vue revenir avec son mari après un accident de voiture à la sortie du bourg. Elle avait la gorge en sang. Je m'en rappelle comme si c'était hier. J'étais sur la place. Après, ce rêve, je l'ai plus fait.

— Vous pensez que vous avez eu une sorte de prémonition ?

— Une pré... quoi ? Je sais pas ce que ça veut dire.

— Une prémonition. Comme si le rêve vous avait avertie de l'accident.

— Pauline, elle, c'est ce qu'elle croit. Pareil que pour la naissance. Elle comprend bien les choses, elle est plus intelligente. Pour moi, ça veut rien dire. J'étais un embryon. Les embryons, ça pense pas.

Mariette Carnou regarda Monsieur Rassemont qui resta en attente. Elle se triturerait les doigts, des doigts aux ongles courts, coupés au carré.

— Si, ça pense ?

Des études scientifiques le prouvaient, le cerveau du fœtus, à l'instar du cerveau adulte, possédait bien un circuit neuronal, était sensible aux événements extérieurs importants, pouvait ressentir la douleur et subir le contrecoup du stress de la mère sous forme de troubles neurologiques, tels que l'autisme, la schizophrénie... Mais de là à supposer qu'un bébé à naître pouvait se dire, non, je refuse de m'expulser vu ce qui m'attend dehors !

C'était un sujet intéressant la pensée prénatale, mais pas un sujet que Monsieur Rassemont souhaitait aborder avec Mariette Carnou.

— Dites-moi, vous avez débuté notre conversation en faisant référence à une naissance que vous refusiez inconsciemment en raison d'une vie que vous pressentiez difficile. C'est une façon de me faire comprendre qu'elle l'a été ?

Les lèvres de Mariette Carnou tremblotèrent, ses mains se crispèrent sur le fermoir du petit sac noir en cuir rigide qu'elle tenait planté bien droit sur ses genoux rebondis.

— Vous ne portez pas de lunettes ?

Pourquoi des lunettes ? Elle y voyait encore clair ! Le psychiatre s'est excusé. C'était à cause de ses yeux d'un bleu délavé, cela l'avait brutalement frappé, la pupille s'était diluée dans l'iris. Un peu comme le jaune d'un oeuf percé, étalé, pâlisant dans le blanc en cuisant. Mais ce n'était pas la raison qu'il allait évoquer pour justifier sa question. Il l'a félicitée : « C'est bien ! »

Mariette Carnou, la moue dédaigneuse : « Pourquoi c'est bien ? C'est à cause de mon âge que vous vous étonnez ? J'ai cinquante-quatre ans, c'est pourtant pas si vieux ! »

— Nous parlions de votre vie...

— J'ai rien dit concernant ma vie ! Je vous ai juste expliqué que le démarrage avait été dur. Et c'est pas pour me plaindre d'elle que je suis venue vous voir. C'est à cause du Docteur Bérim. Je suis toujours malade, je dors pas et je fais du psoriasis. On a fait tous les examens, j'ai rien d'organique. J'ai dit au Docteur que ça avait commencé un an après la mort de mon mari, on aurait dit que c'était une révélation, qu'il avait enfin trouvé. Pas de doute, pour lui, c'était lié. Mais j'ai rien compris, sa mort, je l'ai oubliée. J'y pense juste dans mes rêves.

— Vous y pensez ou vous en rêvez ? Car c'est différent.

Mariette Carnou eut un perceptible haussement d'épaules : « Quand j'en rêve, j'y pense forcément puisque les rêves, je les ai dans la tête ! »

Monsieur Rassemont recula prudemment devant cette *évidence*.

— Quel genre de rêves faites-vous à propos de votre mari ? Vous pouvez m'en parler ?

C'était clair, elle s'était troublée, menton baissé, grattant nerveusement la tranche métallique de son sac.

— Nous y reviendrons. À une autre séance, si vous préférez.

Le grattage stoppa net, elle ouvrit le fermoir d'un geste sec, le referma tout aussi brusquement.

— On en était bien au Docteur Bérin ? D'après lui, on croit qu'on oublie mais on n'oublie pas. Et les morts ça crée des « chocs psychologiques » qui peuvent vous rattraper alors qu'on s'y attend pas. Il m'a demandé si j'avais eu d'autres mauvais coups dans ma vie. Parce que des mauvais coups, c'est pareil, ça peut faire le même effet. Des agressions, par exemple. Dont j'aurais parlé à personne. Pour lui, il faut que ça sorte. Si je garde tout, c'est normal que je psycho... je sais plus quoi. Et que je sois toujours malade. Des agressions, j'en ai subi. Plein d'autres femmes aussi. Je croyais pas qu'il y en avait autant, vous avez vu à la télé ? En ce moment ils n'arrêtent pas d'en parler. Des femmes bien pourtant.

— Oui, c'est dans le cadre de la campagne contre la violence faite aux femmes. Vous voulez dire que vous avez subi des agressions sexuelles ?

— Les agressions, elles sont pas que sexuelles ! Est-ce que vous avez bien écouté ? Mais, ma première, oui, elle a été sexuelle. Enfin... si on peut dire, j'ai pas été violée. Je l'ai racontée au Docteur Bernin et j'ai pensé que si ça pouvait me faire passer ce psoriasis j'allais aussi raconter les autres. J'étais lancée... je serais débarrassée. Mais pour les autres, il a pas voulu. Il m'a dit que c'était un psychiatre qui pouvait m'aider parce qu'il y avait trop de choses qui me perturbaient. Je voulais pas venir mais Pauline m'a encouragée, je pouvais pas continuer à psy... sans arrêt.

— À psychosomatiser. Cela signifie que les troubles psychiques peuvent provoquer des troubles physiques. Votre généraliste a raison. Mais je constate que vous avez quelqu'un à qui parler. Pauline. Elle semble faire de bonnes analyses. Et vous soutenir.

— Je vous l'ai dit, elle est intelligente, elle a fait des études.

— C'est votre fille ?

— Ma fille, elle vit à l'étranger. Elle me téléphone juste de temps en temps.

— Une amie ?

Mariette Carnou consulta sa montre, une montre au cadran rond, minuscule, et au bracelet de cuir usé.

— La séance est finie. Je vous dois combien docteur

Séance 2

— J'ai raconté à Pauline en rentrant l'autre jour. Elle a été étonnée. D'après elle, les psychiatres font qu'écouter et ils n'ont pas à poser de questions trop personnelles. Elle a vu un film sur ce sujet. À la fin, le psychiatre devenait trop proche de sa cliente, c'était dérangeant pour elle.

Le soir du premier entretien qu'il avait eu avec Mariette Carnou, Monsieur Rassemont s'était confié à son épouse, cette patiente l'avait surpris. « Tu la trouves intéressante ? » Intéressante ? Il ne savait pas trop. Aujourd'hui, l'entrée en matière de Mariette Carnou, raide tout au bord de sa chaise, les seins posés sur ses mains agrippées à l'anse de son sac, lèvres pincées, provoqua chez Monsieur Rassemont un sentiment d'énervement qu'il eut de la peine à maîtriser.

— Quelles questions trop personnelles vous ai-je posées ?

— Les lunettes. Et vous m'avez demandé qui était Pauline. Je vais pas vous raconter la vie de Pauline. Je suis venue pour vous parler de moi, pas pour vous parler d'elle !

Monsieur Rassemont ne pouvait pas lui dire qu'elle ne faisait que cela, parler de sa Pauline, qu'en une seule séance il en était déjà saturé, ce n'était pas professionnel. Et ce ne serait pas professionnel non plus de lui asséner, comme il en avait une forte envie, qu'il ne risquait certainement pas de trop s'approcher d'elle. Non mais, elle s'était vue ! Qu'est-ce qu'elle pouvait s'imaginer ? Les gens sont fous, se dit-il une énième fois. Il prit le temps de respirer, il lui fallait garder son calme. Il avait l'habitude des situations scabreuses, il en avait vécues. De bien pires. Et l'habitude d'être désarçonné. Mais, là, cette Mariette Carnou ! Il avait lui aussi une prémonition, elle allait le gonfler. Peut-être y avait-il un espoir de s'en débarrasser ?

— Vous savez, Madame, le patient doit entretenir une bonne relation avec son médecin. Une relation de confiance pour que la thérapie donne de bons résultats. Vous pouvez tout à fait choisir un autre praticien, je ne vous en tiendrai pas rigueur. Et je vous y incite, ce sera certainement mieux...

Il avait failli ajouter « pour nous deux ».

— Le Docteur Bérim a dit que vous étiez le meilleur. Et depuis mon Supermarché j'ai juste un changement de bus, alors... C'est juste que ça m'a gênée, les lunettes. Et puis Pauline. Mes yeux, c'est depuis que je vieilliss, ils sont devenus trop... transparents.

Plutôt vitreux, pensa Monsieur Rassemmond, in petto envahi d'un zeste de pitié.

— C'est pour ça qu'on dirait que je vois pas. Même moi ça me fait tort, j'évite de me regarder en face. Et Pauline, c'est mon amie. Je m'excuse, je pouvais bien vous le dire.

— Vous savez ce que nous allons faire... Vous allez me parler comme vous le souhaitez. Commencer par ce que vous voulez. Vous en arriverez bien au choc causé par la mort de votre mari. Le choc de trop, comme le pense votre médecin. Celui qui vous a conduite ici. Vous êtes d'accord ?

Mariette Carnou secoua la tête en signe d'assentiment.

— Et je vous poserai des questions uniquement si je le juge indispensable. Cela vous convient ?

Elle n'est peut-être pas aussi sotte qu'elle en a l'air, s'interrogea Monsieur Rassemmond en constatant que sa patiente réagissait à sa proposition par un léger sourire moqueur.

— Ma mère est morte j'avais trois ans. Je crois que je me souviens d'elle, mais non, c'est juste à cause des photos. J'ai fait un rêve aussi à propos de ma mère. Elle était jeune, elle est tombée d'un tas de bois. Une branche lui avait ouvert la cuisse. Mon père a été étonné, elle avait bien une cicatrice sur tout le haut de la cuisse droite et je pouvais pas le savoir. C'était avant le rêve pour Cécile, la voisine. C'était pas prémonitoire parce que c'était déjà passé, mais pour Pauline, ça confirmait, c'était encore une preuve. Vous savez, le don ?

— Oui, dit Monsieur Rassemmond qui avait pris le parti d'être le plus discret possible.

— Ma belle-mère, ça l'avait agacée que je raconte ce rêve, elle avait répété encore une fois que j'étais pas vraiment normale. Mon père me défendait pas. Il était presque jamais à la maison, il était représentant. Un jour que je pleurais, c'était pas une vraie mère celle qu'il m'avait « *donnée pour qu'elle s'occupe de moi* », elle m'aimait pas, il m'a dit qu'il fallait que je sois gentille, elle voulait un enfant mais elle pouvait pas en avoir à cause de son âge. Ça la rendait aigrie. Comme j'arrivais pas à m'arrêter, pour me consoler, il m'a dit que c'était ma mère qui avait voulu m'appeler Mariette. Que ça voulait dire « petite Marie » mais aussi « aimée ». Je me rappelle, quelle consolation ! J'ai pleuré encore plus fort après. Ma belle-mère voulait que je l'appelle par son prénom. Gisèle. C'est moche, Gisèle. C'est ma grand-mère qui m'a dit qu'au début c'était pour s'occuper de la maison qu'elle avait été embauchée mais qu'elle avait vite mis le grappin sur *Le Patron*. Qui, bien sûr, tout couillon qu'il était, s'était laissé faire. Personne l'appréciait, je le voyais bien, mais moi j'étais tout le temps avec

elle, j'avais pas intérêt à me la mettre sur le dos. Alors j'obéissais. Et je faisais rien pour trop l'embêter, comme ça j'étais à peu près tranquille. Et je lui causais pas parce que dès que j'ouvrais la bouche, elle disait : « Ma pauvre fille, tais-toi donc. Tu dis encore n'importe quoi ! »

— Et à l'école ? osa Monsieur Rassemont.

— Ah... l'école ! C'est là, ma première agression, comme je l'ai raconté au Docteur Bérim. Il faut que je recommence ? Vous la voulez aussi ?

— Oui, a dit Monsieur Rassemont.

— Bon, alors j'y vais. J'étais en première classe de CP quand les garçons... et les filles aussi, m'ont obligée à soulever ma jupe et à baisser ma culotte. Ils voulaient voir si j'étais une vraie fille. Pas une poupée. À cause de mon grand-père qui venait me chercher et qui m'appelait « Poupée ». Mais pas qu'à cause de ça, d'après Pauline : « Tu as vu comment tu étais ? » C'est vrai que sur les photos je ressemblais à une poupée. J'avais les cheveux blonds bouclés, les yeux bleus, j'étais un peu... potelée. Je n'étais pas comme les poupées du temps de ma grand-mère mais bien comme les poupées de mon enfance. J'ai crié, crié, mais ils m'avaient coincée contre le mur, derrière le préau, et ils me tenaient. La maîtresse pouvait pas m'entendre, elle était restée dans la classe. Tous, ils ont voulu voir et toucher. Et ils ont hurlé en rigolant : Tu parles d'une poupée ! C'est pas une nénette en plastique qu'elle a, c'est bien une vraie nénette. Et bien chaude, a dit un garçon qui était en CM2. Lui, il avait insisté.

— C'est une agression importante constata Monsieur Rassemont, un peu secoué. Vous pouvez me dire ce que vous avez ressenti ?

Il y eut un moment de flottement, le regard de Mariette Carnou avait lentement dérivé vers la fenêtre, s'était posé avec fixité sur les branches feuillues du tilleul. Le psychiatre attendit quelques instants avant de renouveler sa question : « Dîtes-moi ce que vous avez ressenti. Juste après. Et plus tard. »

— Plus tard, j'ai pensé que c'était idiot. Ils le savaient tous que j'étais une fille.

Mariette Carnou reporta ses yeux vides de toute expression sur le psychiatre avant de baisser la tête, de repousser sa manche, et de constater qu'il était l'heure, la séance était terminée.

Séance 3

— Ce surnom, on a continué à me le donner. Même mes maris m'appelaient comme ça.

— Quel surnom ?

— Vous oubliez ce que vos clients vous disent ?

Elle en avait plissé les yeux d'étonnement.

Monsieur Rassemont fit un effort. Pas pour se souvenir. Pour se retenir. Des *clients*, il en défilait toute la journée. Qui lui racontaient leur vie, de long en large. Et en travers. Alors le surnom de Mariette Carnou ! D'autant que ce qu'il avait en tête, c'était la conversation qu'il avait eue avec son épouse à son sujet. Contrairement à la majorité de ses confrères qui avaient ouvert leur cabinet à domicile, lui, habitait la périphérie et son cabinet était en ville. Cela mettait une distance. Les membres de sa famille ne risquant pas le contact avec ses patients, il pouvait leur en parler librement sans avoir l'impression de trahir. Pour plus de sûreté, il changeait les noms. Mariette Carnou, pour sa femme, c'était Ginette. Une Ginette qui les intriguait tous les deux, elle encore plus que lui. « Ta Ginette, elle est bizarre. Soit elle est culottée de te faire des reproches, soit elle le fait exprès pour se protéger des questions dérangeantes. Tu ne penses pas ? » Sa femme aurait dû être psychiatre, elle avait les bonnes interrogations. Mais il n'avait pas de réponse à lui donner. « Elle a quel âge ? » Mariette Carnou avait seulement un an de plus que sa femme. Pourtant elle accusait bien plus. Question de physique mais aussi de langage, d'attitude. « Elle ressemble à quoi ? » « Tu vois, ton vase, là, au col fin mais bien ventru... tu l'imagines à deux cols et tu le retournes. Car ses jambes sont minces. Son visage aussi, c'est curieux, elle a les joues creusées. En général les femmes rondes ont de bonnes joues. C'est la fatigue certainement, elle ne dort pas. » « Comme tu la décris, je la vois un peu comme une cruche. Mais peut-être pas aussi cruche qu'elle veut le laisser croire... Méfie-toi ! » avait-elle conclu en riant.

— Excusez-moi, j'ai effectivement oublié votre surnom. Vous pouvez me le rappeler ?

« Poupée ! » clama Mariette Carnou haut et fort. Son sac tressauta, Monsieur Rassemont sursauta. « Vous allez vous en rappeler maintenant ! Je vous ai bien raconté ma première agression ? »

— Oui. Vous deviez me dire ce que vous avez ressenti.

— Qu'est-ce que vous auriez *ressenti*, vous, si on vous avait obligé à